

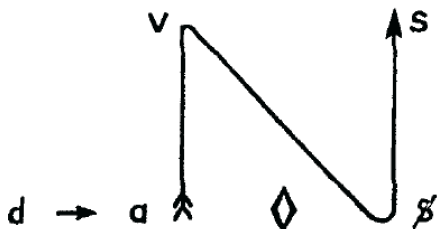
## **Sade, une éthique de la jouissance ? – Pierre-Christophe Cathelineau**

*Kant avec Sade*, Lyon, novembre 2019.

Dès le second paragraphe de « Kant avec Sade », s'affiche le projet de Lacan de penser Kant avec Sade et c'est dans le *avec* que se trouve l'intérêt du titre. Il y témoigne d'une homologie de structure entre Sade et Kant, au sens mathématique, qui fait voler en éclats les fondements de l'éthique traditionnelle, quoiqu'ils paraissent à l'époque, pour son public, il faut se remettre dans la peau du public, parfaitement scandaleux aux yeux de la morale, simplement bourgeoise ou républicaine, d'accoler le nom d'un prince de la perversion avec celui d'un apologiste de la rigueur morale. C'est scandaleux, à l'époque c'est insensé de proposer un truc pareil. Et pourtant c'est le pari de Lacan, de dire sur ce texte « nous tenons que le boudoir sadien s'égalise à ces lieux dont les écoles de la philosophie antique prirent leur nom : Académie, Lycée, Stoa. Ici comme là, on prépare la science en rectifiant la position de l'éthique. En cela, oui, un déblaiement s'opère qui doit cheminer cent ans dans les profondeurs du goût pour que la voie de Freud soit praticable. Comptez-en soixante de plus pour qu'on dise pourquoi tout ça. » C'est de Lacan, soixante de plus, c'est nous. « Sade est le pas inaugural d'une subversion, dont, si piquant que cela semble au regard de la froideur de l'homme, Kant est le point tournant, et jamais repéré, que nous sachions, comme tel. *La Philosophie dans le boudoir* vient huit ans après la *Critique de la raison pratique*. Si, après avoir vu qu'elle s'y accorde, nous démontrons qu'elle la complète, nous dirons qu'elle donne la vérité de la Critique. » Que dit Kant dans la *Critique*, qui se trouve compléter par Sade ? Deuxième question, pourquoi Lacan parle-t-il à son propos de la *réjection de l'objet pathologique* ? Je me réfère ici à certains travaux inédits d'Hubert Ricard, qui m'ont beaucoup éclairé sur cette question. C'est très important ça, ce terme de réjection de l'objet pathologique. Pour comprendre la morale kantienne, il faut comprendre que le terme *Bien* en français. « On se sent bien dans le Bien », « Mann fühlt sich wohl im Guten » en allemand, repose sur une homologie absente de l'allemand. *Wohl* c'est l'agréable, ce qui fait plaisir. Et qui se distingue du *Gut*, Bien moral. Si l'on ajoute que Kant pense que le contenu du bonheur ne peut consister comme une somme de plaisirs, on voit qu'il peut penser qu'avant lui, toutes les philosophies morales, y compris aristotéliennes, confondent le *Wohl* et le *Gut*. Ce sont ce qu'il appelle des eudémonismes. L'objet pathologique renvoie à l'acceptation générale de l'affection sensible, *pathos*, de l'inclination corporelle et des objets empiriques qui peuvent le satisfaire. C'est-à-dire lui procurer le *Wohl*, l'agréable. La maxime du *Wohl* n'est pas morale. Quand le sujet ne cherche que ce qui lui est agréable, il n'y a là que simple animalité nous dit Kant. Si donc, nous prétendons nous représenter une action morale, il faut cesser de se référer à un objet pathologique que nous viserions par notre désir. C'est la réjection de l'objet pathologique. On ne peut donc déterminer notre action matériellement, mais seulement formellement, dans la forme de la Loi, c'est-

à-dire de l'universalité. « Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse valoir en même temps comme principe d'une législation universelle. » La forme de l'universalité, telle s'énonce la maxime kantienne de la morale. Qu'est-ce qui pointe à l'horizon, derrière la maxime kantienne de la morale ? La loi morale est la Chose, la fameuse Chose-en-soi, qu'il redécouvre dans la « Critique de la raison pratique. » La Chose, *das Ding*, la plus dépouillée de la relation à l'individu. « La Loi s'articule, nous dit Lacan dans « L'Éthique de la psychanalyse », à la visée du réel, en tant qu'elle est peut-être, la garantie de la Chose. » Ça, ce sont les premiers séminaires de « L'Éthique de la psychanalyse » qui nous l'indiquent. C'est, selon Lacan, l'acmé de la crise éthique. Le Bien suprême n'est pas dans un objet, mais dans la volonté du sujet. La Bonne volonté qui obéit à la Loi et que l'on trouve dans le kérygme v du graphe proposé par Lacan pour penser la dimension énigmatique de cette comparaison de Kant avec Sade. De fait Lacan, voit dans la distinction kantienne entre le bien du bien-être et le bien de la loi morale une dissociation capitale concordant avec la supervision sadienne. Concordante strictement. On est dans Sade avec Kant. Cette concordance est de l'ordre du dévoilement de Sade qui ne se distingue de Kant que par un kantisme extrême en obéissant aux deux règles kantienne, celle de l'universalité de la maxime et de l'indifférence de la maxime au bien phénoménal. On est dans Sade, c'est pour ça que c'est désagréable de lire Kant aussi. Sade tire les conséquences du vide formel auquel Kant ouvre la morale : le désir peut être associé avec le mal radical. Il en parle du mal radical, Kant. Ici je voudrais rappeler la contribution décisive d'Eric Marty à l'ouverture de cet article je voudrais dire combien la lecture de son ouvrage remarquable, Pourquoi le XXème siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?, a été décisive dans la rédaction de cette conférence. La rétrospective des écrits sur Sade qu'il brosse depuis de le début du XXème siècle jusqu'aux années les plus récentes donne un tableau saisissant de l'apport de cet auteur sulfureux à la réflexion sur l'éthique et le dégagement de la gangue d'incompréhension qui l'enfermait auparavant dans la caricature du scandale. Je me suis largement inspiré pour certains passages de ses analyses. Je le signalerai pour que sa contribution scientifique au débat éthique ne passe pas inaperçu dans ce travail. En évitant d'asséner des citations qui alourdissent la lecture, je signalerai ici et là les apports lumineux de cet auteur majeur. En 1964, Lacan ira plus loin : la loi morale kantienne, par la mise à l'écart de l'objet pathologique hors de la sphère de la décision éthique, aboutit au sacrifice et au meurtre de l'objet ce qui conclut directement à la cruauté salienne, comme le dit Nietzsche dans la « Généalogie de la morale » : « l'impératif catégorique a des relents de cruauté. » (seconde dissertation). C'est cette même idée que Lacan reprend dans « L'Éthique de la psychanalyse » : si l'on élimine de la morale, tout élément de sentiment, si l'on retire, si l'on invalide tout guide qui soit dans notre sentiment à l'extrême le monde sadiste est concevable, même s'il en est l'envers et la caricature comme un des accomplissements possibles du monde gouverné par une éthique radicale, par une éthique kantienne, telle qu'elle s'inscrit en 1788. L'irruption de cette crise requiert une réponse de la psychanalyse, réponse qui va être de formuler une morale, voire une

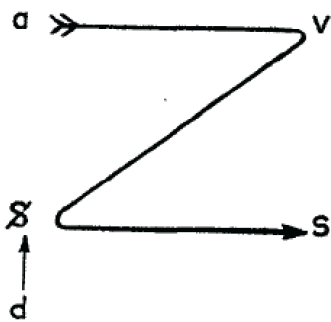
éthique. Il y a cependant une reformulation qu'il convient de souligner, qui dépasse le cadre de l'érudition lacanienne. Pour faire coïncider sa thèse à l'époque kantienne, il reformule pour Eric Marty la maxime sadiste de la façon suivante, c'est une reformulation de Lacan, ça n'est pas dans « La Philosophie dans le boudoir » : « J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit je l'exercerai sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que le goût d'y assouvir. » Il est déduit par exemple que cette maxime exclut la réciprocité. C'est vrai pour la maxime inventée par Lacan, mais faux dans l'œuvre de Sade. Madame Delbène oppose à Juliette cette maxime de réciprocité massive : « Prêtez-moi la partie de votre corps qui peut me satisfaire et jouissez si cela vous plait, de celle du mien qui peut vous être agréable. » C'est un détail, mais c'est important, parce qu'il y a chez Sade une dimension d'universalité et de réciprocité contrairement à ce que dit Lacan. L'entreprise kantienne et sadienne reposent sur le constat suivant, « il faut évidemment lui reconnaître ce caractère pour la simple raison que sa seule annonce (son kérygme) a la vertu d'instaurer à la fois et cette réjection radicale du pathologique, de tout égard pris à un bien, à une passion, voire à une compassion, soit la réjection par où Kant libère le champ de la loi morale, et la forme de cette loi qui est aussi sa seule substance, en tant que la volonté ne s'y oblige qu'à débouter de sa pratique toute raison qui ne soit pas de sa maxime elle-même. » C'est l'universalité pure. L'universalité formelle pure, qu'on voit dans ce *v* du graphe. Mais cet objet rejeté est renvoyé à l'impensable de la Chose-en-soi, petit *a*, de Kant, dans le graphe, et « descendu, nous dit Lacan, de son inaccessibilité, dans l'expérience sadienne, et dévoilé comme Être-là, *Dasein*, de l'agent du tourment. » Ici, c'est la Chose, l'objet *a*, c'est-à-dire, l'objet de jouissance, c'est pas l'objet du manque. C'est le même objet en tant que *das Ding*, qui tourmente la victime chez Sade et qui s'impose au sujet chez Kant. Et on le voit dans ce schéma z. D'où les deux graphes qui révèlent de Kant par Sade, la dépendance du sujet du fantasme à l'impératif. C'est ça l'hypothèse originale. C'est-à-dire que le graphe du désir ne dépend pas de l'impératif ; il en dépend subsidiairement. Mais là, dans ce graphe, il dépend du *vel* qui vient s'interposer entre le petit *a* et le *S* barré, c'est l'impératif.



Premier schéma z : on part de l'objet, Chose-en-soi, *das Ding*, ça va vers le *vel*. C'est, nous dit Lacan, le calcul du sujet où l'objet est cause du désir en s'appuyant de l'universel de la catégorie de causalité qu'il y a bien au-delà de la déduction transcendantale kantienne

parce qu'il requiert le point d'appui pris sur la Chose-en-soi d'où la cheville de l'impur, nous dit Lacan, au centre de la « Critique de la raison pratique » parce que la Chose descend de son piédestal pour s'installer dans le réel, dans le réel de la douleur. Le *vel*,

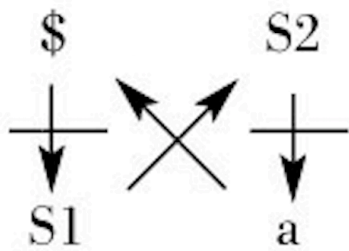
c'est l'impératif catégorique de la volonté de jouir propre à Kant et à Sade, qui unit et divise à la fois le sujet barré de la raison pratique, barré par la Loi, et le sujet brut pathologique, victime de sa jouissance. C'est donc bien, nous dit Lacan, la volonté de Kant qui se rencontre à la place de cette volonté qui ne peut être dite de jouissance qu'à expliquer que c'est l'instrument de la jouissance. Ainsi Kant, d'être mis à la question avec Sade, c'est-à-dire Sade y faisant office d'instrument, avoue ce qui tombe sous le sens du *que veut-il ?* qui désormais ne fait défaut à personne. Si en effet, de l'autre est entendu un impératif d'avoir à jouir sous la forme du *jouis !*, un *Che vuoi ?*, qui répond par : *jouis !*, soulignant le forçage toujours délétère de l'impératif pervers, même s'il est universel dans le fantasme. Sans parler de l'*aphanisis* toujours reculée du sujet qui ne meurt jamais de ses souffrances, signalée par l'incroyable survie dont Sade dote les victimes de ses sévices et tribulations qui leur infligent dans sa fable, sans parler de la beauté incomparable des victimes, au seuil de la Chose, beauté comme dernière barrière au seuil d'un réel innommable. Lieu et place de l'entre deux morts, où ici Lacan rejoue la trame désespérée d'Antigone en ce lieu de malédiction et dislocation du fantasme de mort, fantasme au seuil de la mort réelle.



Quant au quart de tour qu'il fait prendre au graphe, que dire ? Sinon que Lacan anticipe sur les discours en préservant le nom des places, ici innommées, tout en modifiant la place des éléments de la combinatoire. Anticipation de l'*Envers*... Mais ici, c'est pour souligner par ce quart de tour que l'accent est porté sur l'universalisation de la jouissance qui part de

la Chose s'universalise en impératif (*vel*) et s'abat sur le sujet pour l'exaucer dans cet impératif au nom du désir. *Vel*, la volonté de jouissance, ne laisse plus contester sa nature de passer de la contrainte morale exercée implacablement par la Présidente de Montreuil sur le sujet, dont il se voit, parce que sa division n'exige pas d'être réunie en un seul corps. On voit bien le dispositif masochiste sadien, ça a été dit très bien ce matin par Jean-Paul Beaumont, n'implique pas que ce dispositif soit réuni en un seul corps. Il y a plusieurs personnages dont la belle-mère, qui était une sacrée belle-mère. Quant à S non barré, c'est l'héroïsme de celles et ceux qui ont soutenu Sade tout au long de son périple malheureux, sa femme, sa belle-sœur faisant resurgir à nouveau le sujet pathologique kantien sous les espèces de personnages dédiés à son bien être malgré ses vicissitudes au *Wohl* d'un destin marqué par le *Gut* de la jouissance mauvaise. Cette universalisation d'un *Gut* mauvais, celui du devoir moral, est celui-là même que nous trouvons dans « Eichmann à Jérusalem » d'Hannah Arendt. Cette philosophe nous montre comment c'est au nom du devoir accompli pour le Führer et l'Etat qu'Eichmann justifie

## *discours du capitaliste*



l'extermination des juifs. Il obéissait aux ordres. La thèse a fait scandale à l'époque parmi les bien-pensants.

Notons la parenté de structure entre le discours capitaliste et le graphe sadien puisque le sens de la flèche va de l'objet vers

le sujet dans le discours capitaliste. Mais ce qui change du schéma z et dans le discours capitaliste sur la position des termes dans la combinatoire, c'est que le  $S_1$  de l'impératif que Lacan traduit par le *vel* du choix entre le sujet barré et le sujet pathologique, ce  $S_1$  de l'impératif est un intermédiaire obligé entre l'objet et le sujet dans le fantasme sadien. Dans le discours capitaliste et néo-libéral, il est devenu sa liberté vers laquelle le sujet se précipite avec la flèche qui va de l'objet vers le sujet, puis du sujet vers le  $S_1$  qui est sa vérité. Mais l'idée est la même qui nous dit que la véritable affinité structurale entre le discours sadien et le discours capitaliste, néo-libéral dépend l'un et l'autre d'un impératif de jouissance dont il est bien difficile de se départir sans le déplacement du discours psychanalytique. Le discours capitaliste est homéomorphe au discours sado-kantien, avènement de la bourgeoisie avec la révolution française.

Pour le reste, le texte de Lacan est un réquisitoire sans concession à l'endroit de la jouissance perverse. Eric Marty y insiste. Réquisitoire qui se distingue beaucoup de ce dont il est question dans « L'Éthique de la psychanalyse », je vais y revenir. La leçon du clinicien fait au pervers est plus présente dans « Kant avec Sade » que dans « L'Éthique de la psychanalyse. » Il nous fait d'abord toucher du doigt l'impuissance radicale que la perversion recèle puisque selon Lacan, le sujet sadien part soumis au plaisir dont c'est la loi de le faire tourner en sa visée, je cite, toujours trop court. Évidemment, la jouissance est rapidement à l'œuvre dans ce priapisme. C'est la fin du texte où Lacan accumule dans une certaine violence, toute une série de railleries moqueuses pour discréditer totalement l'entreprise sadienne : « ça prêche un peu trop là-dedans », « cette platitude n'empêche pas la sombre beauté qui rayonne de ce monument de défis. » Il y a paradoxe à admettre d'une part, que Sade situe la méchanceté si justement dans sa transcendance et que pourtant cette méchanceté ne nous apprenne pas beaucoup de nouveau sur les modulations des cœurs. Enfin, « pour ce qui est de l'éducation sexuelle on croit lire un opuscule médical de nos jours sur le sujet, ce qui est tout dire. » Puis il y a cette insistance de Lacan sur l'impuissance sadienne, sur son échec. Il ne pousse même pas le scandale pervers jusqu'à l'assumer, voire proclamer son échec et son impuissance dans la mesure où, vous le savez, Sade est hostile à la peine de mort. Lacan voit dans le fait que l'œuvre sadienne ne nous présente jamais l'exemple de la séduction réussie un signe de la carence sadienne. Le sujet sadien, ainsi loin, comme le croit Klossowski, d'avoir

accès à la Chose, se situe dans le vrai rêve de la toute-puissance. Et comme pour asséner à Sade le coup de pied de l'âne, Lacan soulignera alors que la Chose demeure interdite et cela de l'aveu même de Sade puisqu'à la fin de la « Philosophie dans le boudoir », alors que la mère, Madame de Mistival, est sacrifiée de manière particulièrement cruelle au désir des libertins et de sa fille, la dernière abomination qui lui est faite, est de coudre son sexe et son anus. Selon Lacan : « V... ée et cousue, la mère reste interdite. Notre verdict est confirmé sur la soumission de Sade à la Loi. »

Alors que dire de cette question sadienne ? Et là où cette question sadienne m'intéresse plus particulièrement, c'est là où Eric Marty la reprends avec brio. Voici le résumé de la thèse de cet auteur que je reprends totalement à mon compte. Je trouve avec lui que la position de Lacan sur l'éthique avec Sade est plus intéressante dans « L'Éthique de la psychanalyse. » que dans « Kant avec Sade ». La question que cela pose, c'est d'une part la question, mais ça a été traité de façon très intéressante par Jean-Paul Beaumont ce matin, c'est la question du rapport au prochain dans la jouissance et d'autre part celle de la Chose dans ce rapport à la jouissance.

La paraphrase lacanienne du verset « tu aimeras ton prochain comme toi-même » est la suivante : « Je recule à aimer mon prochain comme moi-même pour autant qu'à cet horizon il y a quelque chose qui participe de je ne sais quelle intolérable cruauté. » Dans cette direction, aimer son prochain peut être la voie la plus cruelle. C'est cette interprétation extrême, profonde et paradoxale qui explique que Freud, selon Lacan, ait reculé devant un tel commandement parce qu'il nous paraît inhumain. Si Freud recule, littéralement horrifié devant le commandement qui lui paraît exorbitant, c'est parce que son amour paraît trop précieux pour être donné à n'importe qui, et surtout parce que le prochain peut être méchant. C'est ce recul de bon père de famille mais bien plus, ce recul où Freud manque délibérément l'accès à la jouissance. On assiste au même recul dans la « Critique de la raison pratique » de Kant, quand Kant met en garde à propos de ce commandement contre le risque de la jouissance religieuse et mystique. Lacan, lui, nous oriente vers une lecture lumineuse de l'altruisme en nous dévoilant ce qu'il dissimule : l'horizon sadien dont se constitue la figure de l'Autre dans la jouissance de son corps. La lecture traditionnelle de l'altruisme rencontre pour Lacan, deux obstacles. Premier obstacle : je veux le bien des autres à l'image du mien, « cela ne vaut pas cher », dit Lacan. Second obstacle : je sacrifie mon bien, mais comme on dit, en le sacrifiant, je sacrifie mon bonheur au bonheur d'autrui ainsi que le bonheur d'autrui. Lacan propose une lecture sadienne de cet altruisme : qui me dit que Saint Martin, en déchirant son manteau pour vêtir un pauvre transi de froid répond vraiment à sa demande ? Peut-être que ce mendiant voudrait autre chose : qu'on le tue ou qu'on le baise. Le vrai problème que pose le commandement juif ou chrétien n'est pas la jouissance de l'autre telle qu'on

voudrait qu'elle soit. C'est affronter la jouissance nocive de mon prochain qui se propose comme le véritable problème de mon amour. Je descends dans les bas-fonds du mal, nous dit Eric Marty, pour y rencontrer le prochain le plus proche en tant qu'il est le plus lointain. Chez le sujet de la charité véritable, dans son amour du prochain, dans cette charité ensorcelée où il aime son prochain comme lui-même, il y a l'approche la plus voilée mais la plus intense de la Chose, de la Chose innommable, qui à nous tous, comporte ce point d'incandescence que Lacan désigne pour le sujet comme son enfer intérieur, et dont il supplie à propos de la bombe atomique dans « L'Éthique de la psychanalyse » le sujet d'en savoir plus sur cette Chose innommable et atroce qui l'habite.. C'est l'abîme où le sujet accède à la jouissance dans laquelle l'Autre est le prochain le plus proche qui soit en tant qu'il est identifié à une disparition de soi-même où soi-même dont il perd la place. La cruauté de l'amour du prochain est une cruauté reçue et qui tient à la méchanceté du prochain. C'est cette méchanceté qui explique donc que Freud considère qu'aimer son prochain comme soi-même est un commandement inhumain. Il y a un second abîme qui est ma propre méchanceté lorsque Lacan déclare qu'aimer son prochain peut être la voie la plus cruelle d'où il ressort un recul horrifié de ce commandement *tu aimeras ton prochain comme toi même*, qui est la même chose que la barrière de la jouissance. Ce qu'apporte Sade, et qui est inestimable bien qu'atroce, c'est qu'il nous enseigne tout simplement à découvrir les lois du prochain comme telles et de la jouissance du prochain. Ce n'est pas notre reflet dans la méconnaissance moiïque. C'est l'Autre, c'est celui que nous possédons, ça été évoqué ce matin, quand nous faisons l'amour, s'il n'est pas sublimé, si l'accès à l'espace du prochain comme tel a pour chemin la jouissance sexuelle en tant que non sublimée. Eric Marty le souligne. Tu aimeras ton prochain comme toi-même dans la jouissance, c'est le rapport du sujet sadien à autrui. Je m'avance donc vers quelque cruauté ayant pour effet que je conçoive cet amour du prochain à l'image de l'amour de moi tel que je le vis au cœur même de la jouissance. Pour le dire autrement, dans la perspective lacanienne de l'éthique, et à ce moment-là du parcours de Lacan, la jouissance est un mal parce qu'elle suppose le mal du prochain, moment fondamental du discours où le texte analytique et le texte sadien se recouvrent comme l'envers et l'endroit d'un seul et même texte.

Cyrille Noirjean.– Merci, est-ce que vous voudriez bien faire le pas suivant : que la jouissance soit le mal pour Lacan à ce moment-là...

Pierre-Christophe Cathelineau.– Oui, la jouissance est un mal à ce stade de la réflexion de Lacan. Mais Lacan ne va s'en tenir là. Ceci a été mis très bien en évidence ce matin. A partir du moment où Lacan vient inscrire dans le nœud borroméen les jouissances, et qu'il les inscrit comme bord, la question de la jouissance se pose de façon radicalement différente d'une part parce qu'elle est écrite, parce qu'elle est un trou et parce qu'elle ne

suppose pas précisément la question de la transgression comme dimension essentielle. D'ailleurs, Lacan se moque de ce terme de transgression de nombreuses fois dans son séminaire. Donc on a une autre conception de la jouissance et puis, il a aussi cette chose extraordinaire qu'on trouve dans « La Troisième » qui est la jouissance de la vie et qui nous introduit à une dimension du prochain qui n'a plus rien à voir avec cette jouissance du mal. Jouissance de la vie que vous connaissez tous... Dont je n'ai pas besoin de vous donner d'exemple !

Jean-Luc de Saint-Just.– Je voudrais juste rappeler qu'entre temps il y a eu le séminaire « L'Envers de la psychanalyse » où Lacan ouvre le champ de la jouissance en disant qu'il n'aura pas le temps de le défricher et qu'il nous invite à poursuivre ce travail.

Pierre-Christophe Cathelineau.– Ce que je veux dire c'est qu'il ne s'est pas arrêté là. Le fait qu'il ait balisé dans « L'Éthique de la psychanalyse » en particulier cette jouissance comme mal suprême – n'est pas le dernier mot de « L'Éthique de la psychanalyse ». Son dernier mot se trouve dans « RSI » ou dans « La Troisième », sur l'éthique du désir en tout cas.

Charles Melman.– Merci beaucoup, Pierre-Christophe, c'est absolument impeccable et en même temps instructif ce qui est agréable bien sûr. Juste peut-être quelque chose pour ma gouverne personnelle. Nous sommes d'accord sur le fait que le prochain, le prochain c'est qui ? Qui est ce prochain ?

P.-C. C.– Vous voulez que je réponde ?

C. M.– S'il vous plaît.

P.-C. C.– Le prochain ça n'est pas le semblable.

C. M.– Le prochain ça n'est pas le semblable. Mais c'est qui ?

P.-C. C.– C'est celui que je rencontre dans ma jouissance.

C. M.– Ah, donc j'avais bien entendu. Et je vous remercie.

P.-C. C.– Mais, si je le rencontre dans ma jouissance, c'est en tant que pur objet.

C. M.– Vous êtes en train d'en préciser les contours de façon fort juste et intéressante. Parce que le prochain pour chacun d'entre nous, c'est son Autre. C'est lui son prochain. Et vous voyez tout de suite comment les traits que vous venez de rappeler vont parfaitement. Dans l'histoire de *l'homme aux rats*, il y a un moment où il raconte à Freud comment il est excité par la jeune femme qui venait faire de la couture à la maison et en allemand c'est « Näherin », enfin si je me souviens bien.

P.-C. C.– Prochaine...

C. M.– « Näherin » c'est la prochaine, c'est l'Autre. Et c'est elle qui l'excite. Alors ce qui fait que lorsque Lacan appelle l'autre « Autre », la figure qui se soutient de son propre objet à soi, il franchit, il réalise une hominisation qui va tout le temps faire problème



puisque justement ce qui alimente le désir, c'est l'objet avec, comme on le sait, toutes les contestations qui surgissent. mais de part et d'autre, aussi bien chez une femme que chez un homme, que finalement que ce soit de l'ordre de l'objet qui puisse assurer la jouissance, et donc, lorsque Lacan l'appelle « Autre », eh bien, non seulement bien sûr il lui confère cette représentation imaginaire essentielle, également cette hétérosexualité puisqu'on est là dans l'hétéros et c'est pour cela qu'il dit que ces structures ne sont pas réciproques même si chez Sade ça ne pose pas de problème. Parce qu'il y a hétérogénéité ne serait-ce qu'entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Mais ce rappel dont votre remarquable exposé est l'occasion, sur le fait que pour chacun son prochain c'est primordialement son Autre propose des ouvertures sur ce qu'il en est de ses relations à autrui, de ses relations à la femme, sur la relation à soi-même. Vous vous rendez compte de ce que cela veut dire aimer son prochain comme soi-même. D'une certaine façon c'est vrai que c'est soi-même, soi-même plus vrai que nature si j'ose ainsi m'exprimer, mais c'est l'Autre.

P.-C. C.– C'est là où Lacan tire le plus de leçon de Sade, sur le rapport au commandement chrétien. Quand on lit *L'Éthique*, c'est là qu'il en tire la quintessence.

C. M.– Oui, absolument.